Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 26

Artikel: Petite causerie domestique
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256188

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ammené le pauvre toutou dans sa mansarde, l'avait lav , lotionné, soigné tant et si bien que le vilain teigneux était devenu finalement un superbe caniche.

Les chiens sont des êtres reconnaissants : Carnaval le prouva à son sauveur, par sa tendre affection d'abord, puis encore par mille tours, plus dr les tous les uns que les autres, ce qui valut plus d'un profit à son maître, lorsque, avec son violon, il s'en allait donner des concerts sur les places ou dans les cours.

Oh ! comme ils s'aimaient, ces deux êtres si bons ! Quelles joies, quelles caresses ! quelles consolations dans leurs rapports quotidiens, et qu'ils semblaient bien faits l'un pour l'autre !

— Le ère Andoche sans son chien !

En effet, cela était plus qu'extraordinaire ! C'était presque invraisemblable !

Je passais justement alors près de là ; — je m'arrêtai à cette remarque formulée à haute voix, et, en quelques pas, je rejoignis le vieux qui, de son côté, avait marché à ma rencontre.

C'est que le vieillard était déjà pour moi une ancienne connaissance... Il ne manquait jamais effectivement de venir, chaque lundi après-midi, débiter une partie de son répertoire dans la cour de mon très modeste logement de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, devenue depuis rue Tournefort, à deux pas du Panthéon.

— Eh bien ! père Andoche ! Et votre chien ? Et Carnaval ?

Il me regarda à cette question, et je revois encore son œil navré où roulait une grosse larme.

— Ah ! monsieur !...

Il me toucha timidement la main que je lui tendais, et eut un rauque sanglot.

— Oui, dit-il, c'est la seconde fois que je sors sans lui... La première fois, vous vous le rappelez, ce fut... quand il eut la patte écrasée par une voiture de remise... Il en est même toujours resté un peu boiteux comme son maître !... Ah ! vous savez si je l'ai soigné de nouveau, à cette époque ! comme si ç'avait été mon enfant, monsieur !... Au fait, il y a des enfants cent fois moins bons et reconnaissants que mon pauvre Carnaval ne l'a été pour moi ! Brave chien ! Que je l'aimais ! et lui, quelle affection pour son vieux maître !

Le père Andoche s'essuya les yeux.

— Tout le monde le caressait, du reste ! Au quartier latin surtout ! Les étudiants le choyaient, l'appelaient par son nom, le bourraient de friandises... Et une dame, un jour, même... hélas !... une dame m'en offrit cinq cents francs !... Je refusai, bien entendu, avec indignation. Moi !... vendre mon seul ami ! Oh ! jamais !... jamais !...

« Si vous changiez d'avis, me dit-elle, voici ma carte : rue Sainte-Hyacinthe, n° 3, Mme Jung. »

Je jetai le carton, furieux ; mais, malgré moi, je retins le nom et l'adresse.

Pour abréger, monsieur, il y a quelques mois je tombai malade... Ce fut long ; toutes mes ressources s'épuisèrent... Tant et si bien, que, dans ma détresse, je... je vendis ma rente... pour cent écus une fois donnés ! je n'avais plus ma tête à moi ; que voulez-vous ?... Mais cette somme ne dura guère : dam ! je la devais presque entièrement déjà...

Enfin, un jour vint où je n'eus plus un sou. Et mon propriétaire me signifia que j'eusse à le payer ou à filer... Ce fut le dernier coup ! Sans me prévenir, alors, ma concierge écrivit à cette dame Jung, qui accourut de suite... Que vous dirai-je ! Dans un moment de désespoir, d'affolement, je vendis... mon... mon pauvre chien !... hélas !

Ah ! le bon Dieu, monsieur, aurait mieux fait de me rappeler à lui... Qu'est ce que je vais devenir sans mon seul ami ?... Il ne sautera plus sur mon lit le matin ; il ne me tirera plus mon chapeau, comme il faisait quand je disais : « j'ai chaud ! », il ne fermera plus ma porte, comme quand je criais « j'ai froid ! »... Hélas ! je suis bien malheureux, monsieur ! Oh ! oui ! oh ! oui !...

Il sanglotait, le pauvre vieux !

Et il parla ainsi longtemps ; — puis enfin il me quitta, et je le vis disparaître par la barrière de Fontainebleau, regagnant son misérable et solitaire logis.

. . . . . .

Quelques jours plus tard, je quittais Paris, — et je n'y revins qu'après plusieurs mois de séjour en province.

Je ne songeais plus au vieux chanteur, lorsque, un matin, son souvenir se réveilla tout à coup dans ma pensée, comme je revenais de Vitry à pied.

Il logeait, je le savais, du côté de la rue Damesme, près des fortifications... Je m'y rendis.

J'interrogeai alors à son sujet une femme du quartier que je rencontrai...

Elle hocha la tête à ma question.

— Hélas ! monsieur, me dit-elle ; il est mort !

Puis, après une pause :

— Un vieux bonhomme, reprit-elle, mais d'une tristesse mortelle, ce qui faisait que beaucoup de gens l'évitaient ; et lui ne causait à âme qui vive !... Il ne mangeait autant dire, ni ne buvait plus... Il est mort de langueur... Qu'est-ce que vous voulez !

Il resta des semaines dans son lit... Presque toute la sainte journée, monsieur, il pleurait, que c'était à crever le cœur... C'est la concierge qui m'a conté ça...

— Elle n'allait pas lui tenir un peu compagnie ? demandai-je avec compassion.

— Oh ! elle n'avait pas le temps, vous comprenez... Mais que je vous dise la fin de ceci... Le jour de sa mort, au pauvre vieux, — Dieu a permis ça, c'est sûr, — elle l'entendit qui soupirait :

« — Ah ! mourir ainsi, abandonnné, sans un ami ! »

Et il sanglotait, oh ! que c'était affreux, — En ce moment, monsieur, — écoutez-en ce moment, la porte fut poussée, et alors, un chien, — son chien qu'il avait vendu, — s'élança d'un bond sur son lit, et se mit à lécher le front et les mains du pauvre bonhomme, ému, éperdu, qui murmurait :

» — Ah ! merci, mon bon Dieu, je ne mourrai pas seul, du moins ! Merci ! merci ! »

Il est mort, le soir... Et son chien l'a accompagné jusqu'au cimetière, comme un homme, suivant le cercueil, et hurlant, à vous donner la chair de poule !

Il voulait rester sur la tombe ; — on a eu bien du mal à le chasser. Ce qui est le plus drôle, c'est que, depuis ce jour là, la pauvre bête a disparu ; — on ne l'a plus jamais revue... nulle part ! jamais !

LÉON LECONTE.

Petite causerie domestique

Le pain — Coup de soleil — Les nettoyages

Le pain, dans nos contrées, forme avec les pommes de terre la base de l'alimentation. Cependant, à lui seul, il ne suffirait qu'imparfaitement à tous nos besoins. Le pain est fait en général avec de la farine de froment pure ou mêlée à une certaine quantité de seigle. Ce mélange donne au pain plus de saveur et l'empêche de sécher aussi vite. On fabrique même avec le froment seul du pain qui est plus ou moins blanc. Cela dépend du blutage.

Tamisée de façon à rejeter presque un tiers (28 ou 30 pour 100) dans le son, la farine donne un pain très blanc. Tamisée à 15 ou 16 seulement, elle fournit un pain un peu brun ou

---

agitant triomphalement les clefs qu'il venait de trouver, il se dirigea vers le coffre-fort dissimulé dans un placard à porte invisible dont il fit jouer les ressorts secrets.

Gauthier s'élança résolument devant lui :

— Tu ne feras pas cela, Luc ! Jamais je ne te laisserais sous mes yeux, descendre au rang des voleurs, dit il avec autorité.

— Tu as plus souci de ma dignité que je n'en ai moi-même, mon bon ! Laisse-moi donc faire, je ne vole pas du reste, tranquillise-toi ; je prends simplement un à compte sur la part qui me reviendra un jour, répliqua-t-il railleur en faisant un effort pour se dégager des mains de son ami.

Celui-ci tint bon.

— Non, je ne te laisserai pas accomplir une action qui serait le remords de ta vie entière ! Je t'en supplie, Luc... renonce à ce mauvais dessein. Nul ne saura jamais que tu as eu cette tentation.

Un éclair de colère passa dans les yeux du jeune homme. Il repoussa brusquement l'officier.

— Allons, lâche moi !... mais lâche-moi donc ! Il me faut cet argent à tout prix, te dis-je.

Gauthier s'adossa à l'armoire de chêne, et très énergiquement :

— Je ne bougerai pas d'ici avant que tu ne sois sorti, dit il. Je ne veux pas me faire ton complice. Quand l'ivresse qui t'enlève la raison en ce moment sera dissipée, tu me remercieras à genoux de t'avoir défendu contre toi-même.

Le fils du banquier s'élança le poing levé pour frapper. Mais ses jambes se dérobaient sous lui, il tremblait comme un vieillard. Devant lui, l'officier, avec sa haute stature, ses épaules larges, son regard empreint de résolution, se dressait comme l'image du calme et de la force. Luc ne se sentit pas capable de lutter contre un tel adversaire. Inconsciemment il recula, disant rageusement :

— Que ne cries-tu au voleur, plutôt !

— Non ! répliqua froidement Gauthier, ton père accourrait le premier, et voir son fils en cet état serait capable de le faire mourir de chagrin.

— Mais c'est tout ce qu'il pourrait faire de mieux, le cher homme ! Il m'épargnerait la peine de commettre ce que tu appelles une vilaine action, riposta Luc avec un rire hébété.

— Misérable !... Peux-tu parler ainsi ? lâcha l'officier avec dégoût, sans changer son attitude défensive. Mais soudain il e frayeur le secoua et le porta en avant.

Luc venait de prendre, dans l'un des tiroirs du bureau, un revolver que le banquier gardait près de lui et qui était toujours chargé. Il se retourna vers Gauthier.

— Allons, mon petit, assez bataillé comme cela, lui dit-il. Après tout, pour ce que la vie a de gai, je m'en f... Tu ne veux pas me laisser prendre l'argent dont j'ai besoin ? à ton aise !... Je vais me loger ces cinq balles dans la tête, tout sera dit.

Une sueur froide passa sur le front du lieutenant, une vision sanglante se dressait devant lui.

Dans quelle alternative il se trouvait... Ou

bis. Enfin, le pain est *frais* ou *rassis*, après douze ou quinze heures.

Comparons, au point de vue nutritif, les diverses espèces de pain.

Pain de froment et pain de seigle. — Le pain de froment se digère d'une façon plus complète. On a calculé que, sur 100 parties, une traverse l'intestin sans s'assimiler dans le pain de froment et presque onze dans le pain de seigle.

Pain blanc et pain de ménage. — Le second est plus riche que le premier en éléments nutritifs et plus savoureux. Par contre, il contient plus d'éléments combustibles, ce qui est encore un désavantage. Un expérimentateur, qui faisait des études sur la valeur de ces deux sortes de pain, vit mourir, au bout de cinquante jours, un chien qu'il nourrissait uniquement avec du pain de luxe, tandis qu'un autre chien tout semblable, exclusivement nourri de pain bis, farine et son, vécut indéfiniment. On voit par là combien le luxe est mauvais conseiller. La meilleure partie du blé s'en va avec le petit son. Il y a des chimistes qui pensent que l'affaiblissement qui se remarque dans les nouvelles générations en Europe provient de la substitution du pain blanc au pain bis qu'on mangeait autrefois. J'ai moi-même entendu dire dans les campagnes où la ménagère a cessé de faire son pain pour prendre celui du boulanger — plus blanc, plus facile à renouveler — que le « pain de boulanger » *ne tient pas*. Et pourtant, on ne reviendra pas à l'ancienne méthode : il est bien plus aisé d'acheter son pain que de le faire !

Pain frais et pain rassis. — Au sortir du four, le pain contient 10 pour 100 d'une substance indigeste qui se transforme peu à peu de façon à devenir tout à fait digestible au bout de douze à vingt-quatre heures. Donc, achetez du pain de la veille ; il sera moins cher et meilleur pour votre santé. De plus, vous avez bien entendu dire que le pain frais gonfle sur l'estomac. C'est vrai. Et l'on raconte à ce sujet un crime horrible : Un fils a étouffé son vieux père en lui faisant manger des haricots avec du pain frais, après l'avoir soumis à un jeune forcé !

Faites l'expérience et d'une manière innocente : mettez tremper un peu de pain rassis dans l'eau, il n'en prendra que 2 fois son volume ; mettez du pain frais, il en prendra 4 ou 5 fois son volume. Donc, quoi qu'en dise votre gourmandise : Vive le pain rassis !

* * *

Sans doute, Phébus à la blonde chevelure, est l'ami des grands et des petits. Et pourtant il faut se rappeler que l'excès en tout est un défaut et, qu'à être surchauffée, la peau entre en révolte, s'enflamme. A son tour, le cerveau bouillone et, tel enfant qui était sorti guilleret, alerte, tombe comme frappé d'un coup de foudre. S'il peut parler, il se plaint de vertiges, de mal de tête. Les vomissements entrent en scène et ce sont souvent des faiblesses, des syncopes répétées qui jettent les parents dans l'affolement, leur font se demander si ce n'est pas la mort qui s'approche.

Que faire en telle occurence ? Le Dr. Caradec nous fournit réponse : si on est à la campagne, loin de toute assistance, de tout secours médical, il faut transporter l'enfant à l'ombre, et se mettre à la recherche d'un ruisseau, d'un courant d'eau fraîche dans lequel on trempera un mouchoir pour l'appliquer sur la tête. Si on ne trouve pas d'eau, on coupera des feuillages frais, surtout des fougères, et on en couronnera le chef.

Je suppose que les mamans prévoyantes ont, suivant mes conseils, emporté dans leur poche ou le panier à provision une bouteille de grog qu'elles s'empresseront de donner par gorgées à l'enfant.

Si l'habitation n'est pas trop éloignée, on y tranportera l'enfant dès qu'on s'apercevra qu'il est incommodé. Là, on trouvera les feuilles-sinapismes, l'eau froide, peut-être même la glace, qui sont nécessaires pour combattres les accidents. Ces accidents ne surviendraient pas si, laissant de côté toute coquetterie, on coiffait les fillettes et les garçonnets du chapeau de paille, à forme dite de melon, le meilleur préservateur du coup de soleil.

* * *

Nous allons terminer en nous occupant un peu de petits nettoyages domestiques toujours si importants.

Savez-vous comment on procède pour enlever les taches d'encre sur les meubles, ces vilaines taches qu'on trouve si souvent sur les tables des chers écoliers et même des papas qui écrivent ?

On les enlève très bien avec une solution d'acide oxalique, ou 100 gr. d'acide nitrique et 10 grammes d'acide citrique qu'on frotte dessus avec un bouchon, puis on lave à grande eau. Sur les étoffes délicates, trempez avec du lait, surtout caillé, pendant quelque temps et lavez.

Quant à l'entretien des plaques de mica qui garnissent les poêles, il suffit, pour les maintenir brillantes, de les frotter avec un chiffon trempé dans de l'alcool ou dans de l'ammoniaque. On essuie avec un linge doux, on sèche bien et le mica est remis à neuf ; mais ce nettoyage doit être renouvelé souvent, car le mica se ternit vite sous l'action du feu.

Enfin un dernier conseil relatif à la destruction des cafards, il paraît que certaines d'entre vous, mesdames, sont fort incommodées par ces vilaines bêtes qui affectionnent surtout les cuisines.

On les détruit assez facilement en disposant, dans les endroits qu'elles fréquentent, un mélange de sucre en poudre, de borax pulvérisé et de farine. Les quincailliers vendent du reste, depuis quelques années, des pièges spéciaux pour la prise de ces animaux, mais il est facile d'en construire un soi-même avec des boîtes en bois blanc dont on garnit l'extérieur, de drap pour leur en permettre l'accès. On les attire dans ces boîtes par quelque substance recherchée des cafards. Une fois dans la boîte, ils ne peuvent remonter les parois lisses, et il n'y a plus qu'à détruire les prisonniers.

Poignée d'histoires

Un petit Héros russe.

Nicolaï Souyeff est un Sibérien de treize ans, fils d'un cosaque de la brigade Untschenko, petit-fils d'un cosaque du Don... Bon sang ne pouvait mentir. Bon cavalier, plus que robuste pour son âge, l'adolescent s'était déjà signalé par son incroyable audace, lorsqu'à la suite de la sotnia il galopait la nuit, à travers les lignes japonaises, pour découvrir les ouvrages avancés, charger les patrouilles à grands coups de lance, détourner par force, vers la forteresse russe, les convois d'approvisionnements. Les cosaques, camarades de son père, l'appelaient « le petit Sontnik », petit chef.

Un jour, Nicolaï Souyeff fut présenté au général Stœssel. Sur-le-champ, le chef de la garnison lui confia un message pour Kouropatkine à Liao-Yang. Il partit, marchant la nuit, et le jour se tenant caché dans des broussailles, ou tapi derrière des rochers. Peu après son départ, il dut rester couché, sans bouger de sa cachette pendant quarante-huit heures consé-

---

laisser dévaliser son bienfaiteur sans mot dire et se faire complice du vol par son silence, ou, chose mille fois plus horrible encore, être la cause indirecte du suicide de son fils unique. Car enfin, s'il ne s'était trouvé sur le chemin de Luc en ce moment, celui-ci eût volé sans doute, mais il n'eût pas songé peut-être à en finir avec l'existence.

Qu'était l'argent, après tout, mis dans la balance en regard du désespoir de ce père et de cette mère, en regard de la douleur de Chantal ?...

Avait-il le droit, pour défendre un trésor périssable dont nul ne l'avait fait gardien, d'exposer ce pauvre égaré à encourir devant le Juge suprême, la sentence d'éternelle malédiction dont est frappée inexorablement toute âme quittant la terre en état de péché mortel ?.. Non, sans doute ! Il ne pouvait y avoir pour lui d'hésitation possible.

Renonçant à avoir raison de la démence de Luc, il étendit la main vers lui :

— Donne-moi cette arme, ordonna-t-il. Jure-moi que tu ne chercheras pas à mettre fin à tes jours, je vais m'écarter de ton chemin, tu seras libre d'agir à ta guise puisque je ne puis t'empêcher de mal faire sans t'exposer à faire pire.

Subjugué par l'accent de Gauthier, le jeune homme se laissa désarmer sans résistance. Et tandis que prudemment l'officier enlevait une à une et mettait en sûreté les balles meurtrières, Luc frappa triomphalement ses mains l'une contre l'autre :

— A la bonne heure, mon vieux, je reconnais là ton amitié. Ce n'est pas la première fois que tu défends ma carcasse..... Maintenant, sauve-toi, et laisse moi faire, je veux être tranquille. Tope-là et file vite.

Le malheureux ! Il sacrifiait tout à cette heure à sa passion du jeu : devoir, principes, conscience, tout semblait mort en lui.

L'officier eut un geste de protestation et laissa retomber sans la prendre la main qui se tendait vers lui.

— Bah ! donne donc, insista Luc railleur, je sais que je dois te paraître un mécréant. Cependant quand, dans quelques semaines, je serai revenu officiellement d'Egypte, il faudra bien que nous reprenions nos anciens rapports de camaraderie, sinon on se douterait qu'il s'est passé quelque chose de grave entre nous, et je ne le veux pas.

Gauthier ne répondit pas ; la mort dans l'âme, en constatant la déchéance de son ami, il franchit le seuil du bureau. Et tandis que, derrière lui, la porte poussée par Luc retombait avec le bruit lugubre des premières pelletées de terre jetées sur un cercueil, de frais éclats de rire se mêlant aux accords d'une interminable valse, arrivaient à lui comme un lointain et ironique écho.

Dans ce coin du parc, tout dormait encore dans un silence majestueux, tout reposait dans un mystère de calme et de fraîcheur. Les nuages s'étaient dissipés, l'ombre de l'officier s'allongeait démesurément sur le sol, se confondant avec celle des arbustes et des grands arbres. Les étoiles pâlissaient dans le ciel, l'aurore s'avançait frangée d'une brume légère et nacrée, le firmament se striait de mauve et de pourpre.

(*A suivre.*)